



HAL
open science

MIGRATIONS, RACISMES ET RÉSISTANCES

D. Bertaux, Catherine Delcroix., Roland Pfefferkorn

► **To cite this version:**

D. Bertaux, Catherine Delcroix., Roland Pfefferkorn. MIGRATIONS, RACISMES ET RÉSISTANCES. Migrations Société, 2011, 23 (133), pp.47-53. hal-01283981

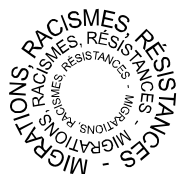
HAL Id: hal-01283981

<https://hal.science/hal-01283981v1>

Submitted on 9 Mar 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



MIGRATIONS, RACISMES ET RÉSISTANCES

Daniel BERTAUX *

Catherine DELCROIX **

Roland PFEFFERKORN ***

Quand on est migrant et que l'on arrive dans une société qui se pense — se fantasme — comme ethniquement homogène, on se trouve d'emblée confronté-e au racisme, et plus encore quand on est visiblement un migrant¹. Nous nous en tiendrons ici au sens classique du terme "racisme" en tant que système de croyances déterministe portant sur les différences entre groupes ethniques, croyances qui attribuent à des groupes humains (et à chacun de leurs membres) des caractéristiques immuables, comme le dit en substance John Rex².

Ce système d'idées (de représentations et d'évaluations, intimement liées les unes aux autres) prétend donc décrire les qualités et défauts supposés de personnes ou de catégories de personnes perçues comme "autres". Mais ces catégories elles-mêmes, c'est ce système d'idées qui les a d'abord imaginées en tant que catégories "naturelles", et dans la mesure où il se diffuse, ce système finit par les constituer effectivement, au travers de pratiques discriminatoires, en catégories réelles. C'est ainsi qu'au

* Sociologue, directeur de recherches émérite, Laboratoire Cultures et Sociétés en Europe, (CNRS - Université de Strasbourg), Maison interdisciplinaire des sciences de l'homme d'Alsace (MISHA), Strasbourg.

** Professeur de sociologie, Laboratoire Cultures et Sociétés en Europe (CNRS - Université de Strasbourg).

*** Professeur de sociologie, Laboratoire Cultures et Sociétés en Europe (CNRS - Université de Strasbourg).

1. Comme le souligne Françoise Lorcerie, « *les populations immigrées et issues de l'immigration postcoloniale, qui sont les vecteurs de la perte d'unité imaginaire de la communauté nationale, deviennent "des boucs émissaires". Elles sont chargées fantasmatiquement des maux collectifs* ». Voir LORCERIE, Françoise, "Action publique et discrimination ethnique : introduction", *Migrations Société*, vol. 22, n° 131, septembre-octobre 2010, pp. 31-50 (cf. p. 44).

2. Le racisme est « *a deterministic belief systems about the differences between the various ethnic groups, segments or strata [...]. It does not really matter whether this is because of men' genes, because of history to which their ancestors have been exposed; because of the nature of their culture or because of divine decree. Whichever is the case it might be argued that this man is an X and that, being an X, he is bound to have particular undesirable qualities* ». REX, John, *Race and ethnicity*, London : Open University Press, 1986, 148 p. (voir p. 5).

XIX^e siècle, lorsque de nombreux Irlandais ont quitté leur île pour aller travailler dans les fabriques anglaises, l'idée de "race irlandaise" est apparue et s'est rapidement répandue. Cette catégorie s'est, bien entendu, aussitôt vu attribuer des caractéristiques peu enviables, qui étaient censées se retrouver chez chacun-e de ses membres.

Ainsi vont les stéréotypes et préjugés négatifs créés par une idéologie raciste. Ce n'est pas la "race", ce ne sont pas les "différences de race" qui créent le racisme, rappelle Colette Guillaumin dans son ouvrage fondateur³ ; c'est le racisme qui crée la "race", les "races", ce qu'elle démontre avec force exemples.

Dans son ouvrage *Classer, dominer. Qui sont les "autres" ?*, la sociologue Christine Delphy⁴ fait très justement remarquer, à propos du discours si répandu sur l'"Autre", que ce discours "sans sujet" présuppose l'existence d'un "Un", ou des "Uns" face à ces "Autres". Il y a un "Nous" — qui ne se dit pas, qui se considère comme allant naturellement de soi — face à un "Eux". Et c'est cet "Un" implicite qui définit l'"Autre" et en parle (avec plus ou moins de bienveillance). Quant à l'"Autre", il n'a pas la parole ; on ne lui demande rien. Non seulement il ne peut contredire le "Un" qui parle de lui et qui le constitue littéralement en catégorie "autre", mais il peut encore moins s'exprimer sur le "Un", sur les "Uns", car seuls les "Uns" peuvent parler des "Uns". Ces propos sont à la base de l'entretien que nous avons eu avec elle et qui ouvre le présent dossier.

On en arrive ainsi à la formation de catégories fondées sur "l'origine", catégories qui font penser, dit-elle, à des castes dont on ne saurait sortir, des castes en fonction de la couleur de peau. Selon Christine Delphy, c'est la philosophie occidentale (et non, bien évidemment, la "nature") qui a non seulement réparti les êtres humains en différentes catégories, mais légitimé ces catégories philosophiquement. Et c'est ainsi qu'elle a fait le lit des justifications du traitement qui allait être réservé à ces catégories. On a vu ce que cela a donné lors de la conquête des Amériques au XVI^e siècle, puis lors de la traite des esclaves et enfin pendant la période coloniale. Dans les pays dits "occidentaux", le racisme

3. Cf. GUILLAUMIN, Colette, *L'idéologie raciste, genèse et langage actuel*, Paris : Éd. Gallimard, 2002 [1^{re} édition 1972], 384 p.

4. Cf. DELPHY, Christine, *Classer, dominer. Qui sont les "autres" ?*, Paris : Éd. La Fabrique, 2008, 227 p.

contemporain, sous ses diverses formes, est l'héritier de ces périodes antérieures⁵.

Face à ce système de représentations (péjoratives) qui leur attribue nombre de caractéristiques négatives et qui ainsi les *discrédite*⁶, face aux discriminations pratiques qu'ils et elles rencontrent à chaque tournant de la vie quotidienne (recherche de logement, embauche, promotion, accès au crédit bancaire, mariage...), que font les migrant-e-s et leurs descendants ? Ils essaient une variété de solutions individuelles : accommodation, contournement, repli, révolte, effacement progressif des signes qui les désignent comme "Autres"... Plusieurs contributions au présent dossier le montrent très clairement⁷.

Mais ces solutions individuelles ont leurs propres limites, et l'on peut observer ici ou là la formation émergente de réseaux d'entraide ou d'associations de partage de ressources : trois contributions développent cette dimension, montrant que les individus ont besoin de s'appuyer sur du collectif⁸. Roland Pfefferkorn rappelle enfin que les rapports de "racisation" se combinent toujours à d'autres rapports de pouvoir (entre classes, sexes, générations...) selon des configurations très variables, qui cependant laissent toujours à ceux qui y sont soumis des marges de manœuvre pour la résistance et l'action⁹. Comme le souligne Yannick Le Quentrec à la fin d'un beau portrait de militante ouvrière née de parents algériens : « *Quel que soit le poids des rapports de domination, les individus ne perdent jamais leur puissance d'agir en vue de leur émancipation* »¹⁰.

5. « *Au principe, à l'origine de l'existence des Uns et des Autres, il y a donc le pouvoir, simple, brut, tout nu, qui n'a pas à se faire ou à advenir, qui est* ». *Ibidem*, p. 19.

6. Voir la contribution de Catherine Delcroix au présent dossier, page 81.

7. Voir les textes de Juan Matas (page 95), Kathrin Zeiss (page 111), Elise Pape (page 127) et Emily Trombik (page 139).

8. Catherine Delcroix (page 81), Anaïk Pian (page 159), Monika Salzbrunn (page 175). Voir aussi CARDON, Philippe ; KERGOAT, Danièle ; PFEFFERKORN, Roland (coordonné par), *Chemins de l'émancipation et rapports sociaux de sexe*, Paris : Éd. La Dispute, 2009, 249 p.

9. Voir sa contribution au présent dossier, page 193. Ce que font les migrants de ces marges d'action a fait récemment l'objet d'un certain nombre d'enquêtes empiriques remarquables, parmi lesquelles celles d'Alain Tarrus, d'Alain Battégay, de Nicolas Jounin et tout particulièrement de Marie-Thérèse Têtu-Delage. Voir TARRIUS, Alain, *La mondialisation par le bas : les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris : Éd. Balland, 2002, 168 p. ; BATTEGAY, Alain, "Le migrant acteur, la migration comme activité", in : PÉRALDI, Michel ; PERRIN, Évelyne (sous la direction de), *Réseaux productifs et territoires urbains*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 1996, pp. 55-70 ; JOUNIN, Nicolas, *Chantier interdit au public : enquête parmi les travailleurs du bâtiment*, Paris : Éd. La Découverte, 2008, 275 p. ; TÊTU-DELAGE, Marie-Thérèse, *Clandestins au pays des papiers : expériences et parcours de sans-papiers algériens*, Paris : Éd. CIEMI - La Découverte, 2009, 245 p.

10. LE QUENTREC, Yannick, "Myriam la militante : entre domination et puissance d'agir", in : CARDON, Philippe ; KERGOAT, Danièle ; PFEFFERKORN, Roland (coordonné par), *Chemins de l'émancipation et rapports sociaux de sexe*, Paris : Éd. La Dispute, 2009, pp. 219-234 (voir p. 234).

Le racisme touche certes les migrants de toutes les catégories socio-professionnelles, mais dans le présent dossier nous avons choisi de mettre l'accent sur les catégories en situation de précarité¹¹.

*

*

*

Catherine Delcroix compare la situation et les parcours idéal-typiques de deux étudiants de la même promotion d'élèves ingénieurs dans leur recherche d'un stage en entreprise. Tous les deux sont français, mais l'un est le fils d'un entrepreneur local alors que le père de l'autre est un émigré malien venu travailler en France comme ouvrier. L'article analyse les obstacles auxquels le second est confronté et les efforts beaucoup plus grands qu'il doit faire, parce qu'il est victime de *discrédit*, pour arriver au même résultat. Or ses efforts sont voués à rester invisibles, y compris aux yeux de l'enseignant qui croit bien le connaître. L'auteur propose une théorisation de « *l'agir en situation de discrédit* » qui présente une portée plus générale faisant apparaître les limites de l'action individuelle et la nécessité fréquente de passer à l'organisation d'une action collective pour faire aboutir l'action.

À Strasbourg, Juan Matas effectue depuis plusieurs années des entretiens auprès de jeunes issus de l'immigration portant sur leur vécu de la *discrimination ethnique*, phénomène qu'il conçoit comme se combinant avec d'autres types de rapports sociaux (de classe, de sexe). Face à la discrimination, dont tous et toutes ont fait l'expérience à des titres divers, trois types d'attitudes semblent se dégager : s'en accommoder et poursuivre l'effort d'insertion professionnelle sans aucunement renier son origine, attitude courante chez celles et ceux — nombreux — à qui leur parcours scolaire ouvre des perspectives ; se replier vers sa communauté d'origine, y chercher protection, y fonder un foyer ; enfin, pour certain-e-s qui ont rompu, non sans en souffrir, avec leur famille et les valeurs de leur milieu d'origine, ignorer résolument la discrimination car leur projet est de se fondre dans la société d'accueil. L'intégration des immigrés et de leurs descendants, c'est, rappelle Juan Matas, un processus qui s'inscrit

11. Les textes réunis dans ce dossier sont issus de deux journées d'études sur le thème « *Précarités, articulation des rapports sociaux. Quelles logiques d'action ?* » organisées à l'Université de Strasbourg dans le cadre du laboratoire Cultures et Sociétés en Europe les 20 et 21 novembre 2008.

dans la longue durée ; s'il paraît parfois bloqué ou arrêté il n'en continue pas moins de progresser à son rythme propre.

À partir d'une enquête menée auprès de femmes migrantes d'origine marocaine vivant en France, Kathrin Zeiss montre ce qu'elles entreprennent pour atténuer les difficultés qu'elles rencontrent à leur arrivée en France. Comment, petit à petit, elles s'approprient l'espace dans leur quartier notamment en fréquentant les marchés, puis se hasardent au-delà ; comment elles constituent un réseau de voisines, puis de professionnels rencontrés dans diverses institutions ; comment elles s'impliquent dans ces dernières et à quels types de conflits elles font face au cours de ce processus d'intégration progressive. Trois études de cas mettent en lumière des manières différentes de vivre ce processus.

Elise Pape, quant à elle, décrit l'histoire d'un jeune "couple mixte"¹². Amel et Luc sont nés et ont grandi dans la même cité HLM. Les parents d'Amel sont marocains, son père est ouvrier. Amel est déterminée à quitter la cité le plus tôt possible. Ses résultats scolaires ne sont pas très bons. À 16 ans elle tombe amoureuse de Luc, qui a à peu près son âge et qui est le benjamin d'une famille ouvrière de dix enfants. Elle se retrouve enceinte, garde l'enfant et est chassée de chez elle par sa famille. Elle quitte la cité avec son bébé mais se retrouve en pleine galère, tandis que Luc fréquente une bande et dérive vers des activités délinquantes. Mais la jeune femme s'engage dans une formation d'esthéticienne et parvient à arracher Luc à la cité ; ils s'entraident mutuellement, se marient, et à force de travail et d'efforts parviennent à stabiliser peu à peu leur situation. Ils ont un deuxième enfant. Portée par une volonté farouche de s'intégrer, Amel dissimule son origine marocaine à tout le monde, y compris à ses propres enfants. Jusqu'au jour où sa fille lui dit candidement qu'elle n'aimerait pas avoir une maman arabe... Comprenant qu'elle est allée trop loin, Amel reprend contact avec sa mère, retrouve des éléments de la culture marocaine qu'elle valorise et qu'elle transmet à ses enfants, tout en continuant à rejeter la dimension religieuse de sa culture d'origine.

Anaïk Pian a suivi de près les parcours de migrants subsahariens au Maroc, qu'ils ont atteint dans le but de passer en Espagne, mais où ils se trouvent bloqués parfois plusieurs années. Ces « aventuriers », comme ils se désignent eux-mêmes, se regroupent de façon ponctuelle, s'associent et s'entraident pour mieux survivre, pour résister à l'arbitraire des au-

12. Le lecteur peut également se reporter à PAPE, Elise, "Étranges étrangers au fil des générations. L'analyse d'un récit de vie", *Revue des Sciences Sociales*, Université de Strasbourg, n° 42, 2009, pp. 88-95.

torités et tenter une fois de plus la traversée. Ce sont leurs actions — tactiques ou stratégiques ? — les formes provisoires d'organisation qu'ils élaborent au fur et à mesure, la fluidité de leurs réseaux, leurs apprentissages — comment négocier avec les autorités... — et leurs savoirs circulatoires, les tensions entre logiques individuelles et logiques collectives qui lui fournissent matière à réflexion¹³.

Monika Salzbrunn montre, pour sa part, comment, dans le quartier Sainte-Marthe à Paris, des groupes d'immigrés parviennent à convaincre les autorités locales de soutenir leur participation — par la musique, la confection de plats préparés... — aux fêtes de quartier, qu'ils animent très activement et transforment ainsi en manifestations réellement populaires, ces activités conviviales leur permettant en outre, dans un deuxième temps, l'accès aux réseaux politiques locaux.

Nous avons inclus dans le présent dossier un article d'Emily Trombik qui porte sur une forme extrême de situation d'extranéité : le cas d'Allemands incarcérés en France, et le cas symétrique de Français incarcérés en Allemagne, pour des peines de longue durée. L'auteur montre d'abord que, dans la plupart des cas, les détenus ne parlent pas la langue du pays d'incarcération avant leur arrestation, qui les a totalement pris au dépourvu. Elle explique aussi que, compte tenu de la menace d'expulsion du pays d'incarcération qui pèse sur eux après leur sortie de prison, ils ne sont guère motivés pour apprendre cette langue. D'ailleurs, pour la même raison, les systèmes carcéraux n'ont guère prévu de politique d'intégration à leur égard. Jugés et condamnés par un appareil judiciaire étranger selon des procédures et dans une langue qu'ils ne comprennent pas, la plupart de ces détenus développent un sentiment très critique à l'égard du pays d'incarcération. Certains vont jusqu'à tenter d'alerter l'opinion de leur pays d'origine sur leurs conditions d'incarcération à l'étranger, ce qui constitue aussi une forme de résistance.

Roland Pfefferkorn, enfin, esquisse un cadre théorique qui permet de penser *en même temps* les contraintes structurelles qui pèsent sur les migrants, hommes et femmes, selon leur place dans les rapports de production, leur sexe, leur âge et leur "race" ; et comment, en tant que sujets, ces mêmes individus, par leur activité — individuelle et surtout collective — et leurs interactions permanentes, parviennent à se construire des marges d'action leur permettant de déplacer ces mêmes rapports. La problématique de l'articulation des rapports sociaux donne du sens

13. Voir PIAN, Anaïk, *Aux nouvelles frontières de l'Europe : l'aventure incertaine des Sénégalais au Maroc*, Paris : Éd. La Dispute, 2009, 237 p.

à l'hétérogénéité qui semble défaire les catégories parce qu'elle part de l'idée que le social n'est pas le produit d'un seul rapport de domination, mais de plusieurs¹⁴. Le rapport social de sexe produit hommes et femmes, le rapport social de "race" produit Blancs et non-Blancs, tout comme le rapport social de classe produit bourgeois et prolétaires. Si chaque catégorie est coproduite par plusieurs rapports de domination, alors l'hétérogénéité qui la traverse devient intelligible et logique. Par exemple, la classe ouvrière a du mal à agir "comme un seul homme" parce que les rapports sociaux de sexe fabriquent, en même temps que la classe, des ouvriers et des ouvrières¹⁵, tandis que les rapports sociaux de racisation fabriquent, simultanément, des ouvriers et des ouvrières blancs et des ouvriers et des ouvrières non blancs : la classe ouvrière est ainsi le produit d'au moins trois rapports de pouvoir qui la coforment. « *Il s'ensuit que le problème de la constitution de la classe, de la conscience de classe et de son unification politique, se trouve profondément complexifié ; qu'il s'agisse de la classe ouvrière, de celle des racisé(e)s, [...] ou encore de celle des femmes* »¹⁶.

*

*

*

En concentrant l'attention sur les catégories de migrants en situation de précarité et en montrant que malgré ces conditions difficiles, malgré le racisme qui cherche à les discréditer, ils et elles font preuve de réflexivité, d'imagination et de fortes capacités tactiques et stratégiques d'initiative et d'action, nous entendons avec le présent dossier montrer que le processus d'intégration des migrants à la société française se poursuit malgré les obstacles. Si cela se vérifie pour ces catégories particulièrement touchées par différentes formes de précarité, on peut penser, comme l'indiquent nombre d'enquêtes, que cela est également vrai pour d'autres catégories de migrants. L'action publique pourrait accélérer ce processus si elle l'accompagnait dans sa marche en avant.



14. Voir aussi le numéro 178 de la revue *Raison Présente*, "Articulation des rapports sociaux : classes, sexes, races", 2^e trimestre 2011 (à paraître).

15. Cf. KERGOAT, Danièle, *Les ouvrières*, Paris : Éd. Le Sycomore, 1982, 141 p.

16. GALERAND, Elsa, "Contradictions de sexe et de classe. La Marche mondiale des femmes de 2000", in : FILLIEULE, Olivier ; ROUX, Patricia (sous la direction de), *Le sexe du militantisme*, Paris : Presses de Sciences Po, 2009, pp. 225-241 (voir p. 226).